

Sandrine Caillis

ANSE ROUGE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

LE POINT DE VUE DES EDITEURS

« Je ne peux pas aller plus loin. Plus loin, c'est la noyade. »

Marie perd pied. Sur un coup de tête, elle part en pleine nuit, direction Noirmoutier et sa plage d'Anse rouge, là où tout a basculé.

Dans l'aube qui se lève sur l'île, elle convoque un à un les souvenirs de son enfance : quatre étés, une rencontre, un frère et une soeur comme deux aimants troublants qui l'arrimeraient au monde. Fascinée, elle se laisse prendre dans leurs filets...

Un roman aussi puissant qu'une lame de fond pour se frayer un chemin ardu et sinueux vers la lumière.

ANSE ROUGE

© Éditions Thierry Magnier, 2022
ISBN 979-10-352-0533-1

Éditrice : Charline Vanderpoorte
Assistante d'édition : Juliette Gaillard
Illustration de couverture : Aline Zalco
Direction artistique couverture : Florie Briand
Maquette intérieure : Amandine Chambosse

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Sandrine Caillis

ANSE ROUGE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Caillis, ça ne vous fait pas penser à caillou ?
Sans doute parce que *callis* en catalan, c'est le petit chemin.
Immobile et silencieuse, **Sandrine Caillis** a longtemps dormi
et attendu et écouté le monde sur un bout de sentier encaillassé.
Et puis on l'a ramassée et elle s'est mise à parler !

Aux éditions Thierry Magnier :

Les Ombres que nous sommes, coll. Grands romans, 2020.

Ce roman a remporté le prix Cendres en octobre 2020.

Aux quatre guerrières que j'ai regardées grandir.

Léonie et Armance.

Marjolaine et Capucine.

Implosion

Le ciel pleurniche depuis des lustres, Paris est crasse, pire que d'habitude. La porte d'entrée de l'immeuble claque dans mon dos, adieu le sec et le chaud. Je me cale contre le bois, encore un peu à l'abri, le temps d'allumer ma cigarette. L'armée des gens pressés passe, inlassablement. Après le confort ouaté de l'appartement, le bruit de la pluie surgit dans les rues de la ville, assourdissant. Ça donne l'impression d'une catastrophe imminente. Les dégoulinures d'eau font pencher le monde. J'hésite encore à me lancer moi aussi dans la mêlée, j'ai froid d'avance. Quand, entre mes doigts, l'illusion de la chaleur du tabac est épuisée, je me décide.

« Merde. »

J'ai oublié mon parapluie là-haut. Tant pis. C'est le père qui est rentré le premier ce soir et je n'aime pas ça, son regard sur mon corps comme si j'étais une

pochette-surprise, sa main après la bise qu'il laisse toujours une seconde ou deux de trop sur mon épaule. Je n'y retourne pas maintenant, je n'ai pas envie qu'il me fasse son numéro une deuxième fois. Je le récupérerai demain.

À moi le déluge. Je remonte le col de mon manteau et je me lance. Je suis déjà en retard et je ne sais pas où se trouve la brasserie où Luce m'a donné rendez-vous quand on s'est croisées ce matin, avant que je parte en cours.

« Tu es pâle et morne, elle a dit en me voyant débarquer dans la cuisine, le sourire en vadrouille sur son visage. Si tu te fais un bon shampoing qui sent le propre, Marie, je te sors ce soir après ton baby-sitting. »

Elle a réussi à me faire sourire.

Quand j'ai cherché une colocation pour le début de mes études à Paris, il y a trois ans, je l'ai choisie elle, plutôt que son appartement, à cause de son prénom de vieille dame, qui fait penser à la lumière. Elle était plus âgée, ça m'a rassurée. Ça faisait grande sœur, le truc inconnu qui fait envie, quelqu'un pour guider tes pas. J'avais pourtant mis un point d'honneur à viser une université de la capitale, pas par parisianisme acharné, mais pour faire sécession d'avec ma famille, ce qu'il m'en restait au moins, c'est-à-dire mon père. Tout ça pour sauter sur le premier modèle sororal qui me tombait sous la main. On n'est jamais à une contradiction près. Bref. La règle du jeu est tacite entre nous. Je reste sauvage, sur mes gardes, malgré l'admiration

que je lui porte. Et elle s'échine gentiment à m'apprivoiser. On évite de piétiner l'espace de l'autre. Mais quand même parfois lui prend l'envie de m'arracher à mes ombres. Et au réveil, mes cheveux en bataille m'ont fait gagner le gros lot. Aujourd'hui serait jour de sauvetage.

Quand j'arrive au bon endroit, je la vois qui miroite au milieu d'une troupe à travers les vitres embuées. Ça me coupe dans mon élan. Je n'ai pas signé pour me retrouver coincée en terrain hostile, dans une soirée filles. Il y en a trois autour de ma colocataire. À tous les coups, elles vont vouloir aller danser. Autant m'échapper maintenant. Mais Luce m'a chopée elle aussi à travers la devanture et elle sent venir la fuite. En quelques pas, elle est à la porte et me tient par la manche. Prisonnière.

- Allez, fais pas tes yeux, tu me fais pas peur. On va s'amuser un peu. C'est des travaux pratiques pour tes études, Blanchette.

Un, je n'aime pas quand elle m'appelle Blanchette. Elle ne sait pas à quel point elle touche juste, avec son histoire de chèvre et de loup. Et ça c'est mon secret.

Deux, si elle attaque sur mes études, j'en ai pour la soirée entière et je n'ai pas la force pour ça, surtout avec un parterre de spectatrices acquises à sa cause. Ça la fait beaucoup rire, Luce, que je fasse des études de communication. Elle appelle ça ma thérapie collective. « C'était bien avec tes psys aujourd'hui ? » elle me dit quand je reviens

de la fac. Elle n'a pas tout à fait tort. En cours, j'ai souvent l'impression de prendre l'autoroute à l'envers.

Je les connais, je crois, les copines, même si je ne suis pas certaine de savoir qui s'appelle comment. Leur aisance tout-terrain me paraît immédiatement suspecte et active mon malaise. Je reste au bord, sur mes gardes. J'essaie de détendre les muscles de mon visage, de prendre une pose nonchalante. Mais la conversation est lancée et je n'arrive pas à monter dans le wagon. Elles reprennent là où mon arrivée les a interrompues et c'est trop tard. Elles ont des problèmes de boulots géniaux, de logements incroyables, d'amours compliquées, de vacances à planifier. Chacune de leurs anecdotes est une banderille qu'elles me plantent dans la peau et qui me transforme en brochette d'insignifiance. Cette course à qui aura la vie la plus problématique, donc la plus remplie, donc la plus enviable, me disjoncte en mode échec.

Rapidement, j'étouffe. Mes mains s'accrochent l'une à l'autre sous la table pour me griffer la peau. Mes pensées s'enterrent profond et je ne sais plus si mon corps est là. Dans le grand miroir qui nous fait face, je vois quatre filles vivantes et une autre dont les contours s'effilochent. Je dois me mettre en mouvement pour refermer mes frontières, que je ne me répande pas là, à leurs pieds, comme une flaque. J'attrape mon manteau et mon sac. Luce me retient par la manche.

- Reste, Marie...

– Je sors fumer.

« Mentreuse », je lis dans son regard. Elle le sait. Elle esquisse une moue dubitative et me lâche.

Sous l’auvent de la terrasse, des gens s’entassent et rient. Je sors une cigarette, fébrile, le temps de retrouver mon air et de me reconnecter. Un bras inconnu s’avance vers mon visage, la flamme grésillante du briquet m’éclaire. Au bout, un sourire, le sourire habituel, avec les yeux qui vont avec, qui me scannent déjà des pieds à la tête, « Moi c’est machin » qui va bientôt suivre. Une fille éplo-rée, c’est toujours un bon plan drague. Le feu dans mon regard repousse l’inconnu illico. Je tourne le dos au gars qui s’éloigne déjà pour chasser ailleurs. Les trottoirs sont bondés dans ce quartier et je n’ai pas envie de ce frôlement incessant. À la première rue perpendiculaire je prends la tangente. J’entre dans la nuit.

Je me sens minable de ne pas savoir jouer le jeu des relations comme tout le monde. Et je me sens coupable d’avoir lâché Luce. J’imagine la liste des mots en -able qu’elles constituent peut-être devant leur cocktail happy hour pendant que je rumine dans une rue sombre. J’hésite un instant à y retourner, m’excuser, me rasseoir docilement, mais cette idée est au-dessus de mes forces. Je n’y arrive pas, je ne sais même pas à quoi. Je fais ma brave, mais je sais bien qu’il y a quelque chose qui déconne chez moi. Une impossibilité d’être aux autres, d’être là. D’être.

Je ne sais pas pourquoi mais ce soir, c'est encore plus pesant que d'habitude. J'avance à l'aveugle, sèche. Je regarde ceux qui rentrent chez eux, les mains chargées d'une vie pleine et organisée. Cabas de courses. Cartables. Sacs de sport. J'ai les mains dans mes poches vides et je me sens pathétique, dans cet état de suspension permanente. Heureusement, la fraîcheur fait son œuvre. Je sens ma peau qui se raidit sous ses assauts et mes pensées se rétractent petit à petit. Je décide de rentrer à pied pour finir de laisser mon corps prendre le dessus. Ma marche est vive, l'air me passe à nouveau au travers.

Mon portable vibre dans ma poche. J'imagine déjà que c'est Luce et sa panique en bandoulière. Et je suis soulagée de cette tentative de rattrapage, qu'elle ne m'en veuille pas. J'envisage sérieusement de faire marche arrière pour une fois. Mais ce n'est pas Luce. Ce n'est pas le réconfort qui vient me prendre par la main. C'est le loup qui arrive sans prévenir. Mon loup. Et ce n'est vraiment pas le bon moment.

« Viens », s'affiche dans le bleu de mon écran, comme une morsure pixélisée.

Ce message inattendu me fauche, et fauche la pensée de Luce. Je m'accroche au col de mon manteau, comme s'il pouvait me retenir de tomber. Les crampes arrivent, elles sont de plus en plus fortes à chacune de leur apparition. Cette fois-ci elles me font gémir de douleur. Mon corps hurle. Il est secoué par des déferlantes qui n'en finissent

pas de naître au fond de moi. Mon gémissement ne cesse pas, il grince entre mes dents serrées. Il y a quelque chose qui veut sortir de mes profondeurs et qui ne trouve pas le chemin. Quand je bute sur la Seine que je n'ai pas vue arriver, il se transforme en un cri rauque et sourd qui me lacère les cordes vocales. Et je comprends qu'il va falloir que je me libère.

Je suis en nage quand j'arrive chez moi, après plusieurs heures de course dans les rues jusqu'à l'épuisement. J'ai couru pour tenir debout, j'ai couru pour ne pas pleurer, j'ai couru pour que le mouvement me réveille de ce cauchemar qui a trop duré. Je vais droit à la chambre de Luce, qui dort tranquillement. Il ne faut pas que je m'arrête. Il faut que j'aille au bout.

– J'ai besoin de tes clés de voiture, je lui souffle doucement dans le creux de son oreille chaude.

Elle lève à peine son visage chiffonné de sommeil.

– Tu reviens quand ?

Son haleine retrace à peu près le déroulement de sa soirée.

– Bientôt. S'il te plaît, j'en ai vraiment besoin.

– Poche de gauche de ma veste verte.

– Merci, ma Lucette.

Je me relève en trombe, mais sa main me rattrape le bras.

– Fais attention à toi, Marie.

Promis, Luce, je reviens neuve, je lui réponds dans ma tête.

Je prépare rapidement quelques affaires, j'allume mon ordinateur pour trouver un point de chute, et parce que je n'aime pas lui mentir, je lui laisse un mot sur la table de cuisine, sous son bol préféré.

Je vais à Noirmoutier quelques jours.

Je n'avais pas remis les pieds à Noirmoutier depuis le dernier des quatre étés que j'y ai passés, dans une vie qui me paraît si lointaine. C'était l'été de mes quatorze ans. Et de mon big bang. Ma vie est longue de mille quatre-vingt-quatorze semaines et c'est très exactement comme si rien n'existait d'autre que les quelques semaines passées il y a longtemps sur cette île. Je suis satellisée autour de ce point de l'univers, qui en est le soleil et le trou noir. Le reste n'est que du vide intersidéral dans lequel je fais du surplace, en silence. J'ai besoin de mettre le feu dans la forêt de ma mémoire.

J'ai conduit d'une traite, en apnée, les pensées à l'arrêt, jusqu'à la chaussée qui fait marcher sur l'eau. Quand j'arrive, le jour est à peine levé. La marée est encore trop haute et je dois attendre que la voie se dégage, que la mer s'ouvre en deux. J'ai des frissons plein le corps. Le sentiment de panique qui m'habite me fait un poids mort à l'intérieur.

J'ai deux bonnes heures devant moi selon le panneau d'affichage qui autorise la circulation. J'ai le choix entre une sieste sur la banquette arrière de la minuscule voiture

de Luce ou un grand café chaud au restaurant qui me fait de l'œil avec sa petite lumière au fond de la salle encore dans l'ombre. Je croise mon allure défaite dans les vitres de ma portière quand je la claque, et j'ai un doute sur ma capacité de conviction. Pour le grand café, il faudra peut-être attendre. Mais le patron du restaurant a un grand cœur et peut-être une fille ou une petite-fille qui me ressemble, va savoir. Il n'hésite pas une seconde. Quand il m'aperçoit à travers sa vitrine, il m'ouvre et me lance un « Ben vous êtes perdue, venez vite vous asseoir au chaud », bienvenu mais qui m'inquiète. Je ne vais pas savoir quoi faire de tant d'hospitalité.

– Installez-vous. Qu'est-ce que vous venez faire par ici à cette saison ?

Mon envie de café vaut bien une ou deux compromissions.

– Quelques jours de vacances.

Je suis à mon maximum de sociabilité.

Il me remplit un énorme bol et laisse la cafetière à disposition.

– J'y retourne, il me dit en désignant la cuisine.

J'adresse une petite prière à la montagne de légumes à éplucher que j'imagine derrière la cloison. Et je me retrouve seule dans cette grande salle, à attendre la suite.

Finalement, le miracle a lieu, et le passage du Gois se dégage. Je remercie infiniment, et je sors en regardant du côté de l'île qui se découpe dans le ciel. J'allume une

cigarette, je la visse à mes lèvres. Je laisse l'âcreté de la fumée stationner dans mes voies respiratoires, les obstruer, exprès. J'invente l'autodafé de soi. Et je retarde le moment où je vais franchir la frontière qui me sépare encore pour quelques minutes de mon passé que je viens retrouver.

Je démarre doucement et m'avance. Le monsieur me fait un signe du pas de sa porte. Je lui réponds en secouant la main. Je m'engage, je roule au pas, la course rythmée par les cahotements de ce qu'on peut difficilement désigner par le concept de route. Il n'y a personne d'autre que moi dans cette immensité de gris.

C'était quoi l'idée d'hier soir alors ? J'en ai marre des tartines de souffrance, des torrents de larmes et des nuits sans sommeil, et dans Paris noirci, en état de fuite, j'ai pensé qu'il fallait justement y retourner. Là où ça a éclos, la rage et la douleur. Là où tout s'est noué, je crois. Pour faire table rase et recommencer autrement. Changer la direction des rails.

Résilience, mon cul ! Je sens bien, moi, que la catharsis va me filer une nausée à tout faire exploser. En pénétrant sur l'île, je suis saisie, comme un cratère à l'intérieur, la terre qui s'effondrerait sous mes pas. La respiration impossible, le plexus solaire verrouillé.

Il est où, d'ailleurs, le soleil qui inondait cette île dans tous mes souvenirs ?

Des bouffées d'images de ces quatre étés me reviennent, mélangées, hargneuses. Ils me harponnent, mes souvenirs,